

Orhan Pamuk

Mon nom est Rouge



Extrait de la publication

folio

COLLECTION FOLIO

Orhan Pamuk

Mon nom
est Rouge

*Traduit du turc
par Gilles Authier*

Gallimard

Le traducteur et les Éditions Gallimard remercient
Levent Yilmaz, pour son aide précieuse.

Titre original :

BENİM ADIM KIRMIZI

© *Iletisim Yayincilik A.S., 1998.*

All rights reserved.

© *Éditions Gallimard, 2001, pour la traduction française.*

Orhan Pamuk est né en 1952 à Istanbul. Il a fait des études d'architecture, de journalisme et a effectué de longs séjours aux États-Unis (Université d'Iowa, Université Columbia).

Ses livres, traduits en plusieurs langues, ont remporté trois grands prix littéraires en Turquie. *Le livre noir* (Folio n° 2897) a reçu le prix France-Culture 1995 et *Mon nom est Rouge* le prix du Meilleur livre étranger en 2002.

À Rūya

Lors, vous avez commis un meurtre
et vous vous le renvoyez les uns aux
autres.

La Vache, 72

Il n'y a rien de commun entre l'aveu-
gle et le voyant.

Le Créateur Intégral
ou *Les Sages, 19*

À Dieu l'Orient et l'Occident.

La Vache, 19

Je suis mon cadavre

Maintenant, je suis mon cadavre, un mort au fond d'un puits. J'ai depuis longtemps rendu mon dernier souffle, mon cœur depuis longtemps s'est arrêté de battre, mais, en dehors du salaud qui m'a tué, personne ne sait ce qui m'est arrivé. Mais lui, cette méprisable ordure, pour bien s'assurer qu'il m'avait achevé, il a guetté ma respiration, surveillé mes dernières palpitations, puis il m'a donné un coup de pied dans les côtes, et ensuite porté jusqu'à un puits, pour me précipiter par-dessus la margelle. Ma tête, déjà brisée à coups de pierre, s'est fracassée en tombant dans le puits ; mon visage et mon front, mes joues se sont écrasés, effacés ; mes os se sont brisés, ma bouche s'est remplie de sang.

Voilà quatre jours que je ne suis pas rentré : ma femme, mes enfants sont en train de me chercher ; ma petite fille ne doit même plus avoir la force de pleurer, elle regarde vers la porte du jardin ; ils m'attendent tous, les yeux tournés du côté de la rue, de la porte.

Est-ce que vraiment ils m'attendent, je n'en sais trop rien. Si cela se trouve, ils se sont habitués. Comme c'est affreux ! Parce que, une fois qu'on est ici, on a le sentiment que la vie qu'on a laissée der-

rière soi continue de s'écouler comme elle le fait depuis toujours. Avant que je naisse s'étendaient derrière moi des temps infinis. Après ma mort, le temps s'étalera à nouveau, sans fin et sans limites ! De mon vivant, je n'avais jamais pensé à ces choses : j'avais dans la vie comme dans la lumière, entre deux zones d'ombre.

J'étais heureux, du moins je crois : c'est maintenant que je le comprends ; dans l'atelier de peinture de notre Sultan, c'est moi qui faisais les plus belles enluminures, et je dirais même qu'il n'y avait pas d'enlumineur dont le talent approchât le mien. Quant aux ouvrages que j'exécutais hors de l'atelier, ils me rapportaient par mois neuf cents pièces d'argent. Cela aussi, bien sûr, me rend la mort encore plus insupportable.

Je ne faisais que les miniatures, et aussi les enluminures ; après avoir orné les marges, à l'intérieur du cadre je posais les couleurs, je rehaussais, de feuilles bariolées, les branchages, les roseraies, y parsemant les fleurs et les oiseaux ; je fignolais des brouillards, embrouillés à la chinoise, des rinceaux compliqués, des sous-bois chatoyants où se gîtent les algazelles, et des galères et des sultans, des bosquets et des palais, des chevaux, des chasseurs... Jadis, il m'arrivait de peindre l'intérieur d'un plat, le revers d'un miroir, le creux d'une cuiller, le plafond d'une villa ou d'un pavillon au bord de l'eau, sur le Bosphore, ou encore un couvercle de coffre... Ces dernières années, toutefois, je n'ai travaillé que sur des pages de manuscrits, car le Sultan donne beaucoup d'argent pour les livres de miniatures. Et je n'irais pas dire que, en rencontrant la Mort, j'aie compris que l'argent n'eût aucune importance.

Même quand un homme n'est plus en vie, il connaît encore l'importance de l'argent.

En voyant ce prodige — que vous entendez ma voix, malgré l'état où je suis — je sais ce que vous allez penser : « Laisse de côté pour l'instant combien tu gagnais quand tu étais en vie, et raconte-nous les choses que tu as vues là-bas : est-ce que tu vois ce qu'il y a après la mort, où se retrouve ton âme, comment sont l'Enfer et le Paradis, ce qui s'y trouve ? Et la mort, comment est-ce ? est-ce que ça fait mal ?... » Vous avez raison. Je sais que de leur vivant les hommes sont très curieux de ce qui se passe de l'autre côté. On raconte l'histoire d'un homme qui, poussé par cette seule curiosité, se promenait sur les champs de bataille, au milieu du sang et des cadavres, avec l'idée qu'il en rencontrerait bien un, parmi tous ces guerriers agonisant dans leurs sanies, pour mourir et ressusciter, afin de lui révéler les arcanes de l'autre monde ; les soldats de Tamerlan, ayant pris ce fouineur pour un ennemi, le tranchèrent par le milieu, dit-on, d'un seul coup d'épée... Sans doute se sera-t-il dit que c'est le sort qui nous attend, une fois passés dans l'Au-Delà.

Or, il n'en est rien. Je peux même vous dire que ceux qui ont perdu la tête ici ont vite fait de la retrouver là-bas. Mais, contrairement aux affirmations des impies et des mécréants, des libertins et autres suppôts de Satan, il existe bien un autre monde, Dieu merci. Et pour preuve, c'est de là que vous m'entendez vous parler. Je suis mort, mais, comme vous voyez, je n'ai pas cessé d'exister. D'un autre côté, je suis forcé d'admettre que je n'ai point rencontré ce dont on parle dans le Coran : ni Paradis où les rivières arrosent des pavillons d'or et d'ar-

gent, ni ramées gigantesques remplies de fruits mûrs, ni jolies vierges sous les arbres. Au demeurant, je me souviens encore très bien combien de fois, et avec quelle délectation ! j'ai moi-même représenté ces houris du Paradis aux yeux immenses, dont il est question dans la sourate de l'Événement. Quant aux quatre fleuves, de lait, de vin, d'eau douce et de miel, que décrivent, pleins d'enthousiasme, les visionnaires comme Ibn Arabî — mais non le Coran Vénérable —, je ne les ai bien sûr pas trouvés. Pour être juste, il me faut bien vous préciser que tout cela est lié à ma situation particulière, car je ne voudrais pas précipiter dans la mécréance tous ces gens qui vivent avec cet espoir, avec ces belles images de l'autre monde : mais n'importe quel croyant un tant soit peu versé dans cette question de la vie après la mort admettra qu'il soit difficile, dans ces tourments sans trêve qui sont mon lot aujourd'hui, d'entrevoir les fleuves du Paradis.

En bref : bien connu dans la section des peintres et parmi les maîtres de miniatures sous le nom de Monsieur Délicat, je suis mort, mais n'ai pas encore été enterré. C'est pourquoi aussi mon âme n'a pas encore tout à fait quitté mon corps. Pour pouvoir rejoindre le Paradis, l'Enfer, ou quelque lieu que ce soit que le sort me réserve, il faut qu'elle puisse sortir de mon corps abject. Ma situation, bien qu'exceptionnelle, n'est pas unique ; elle expose mon âme à des affres terribles. S'il est vrai que je ne sens pas mon crâne fracassé, ni, de mon corps rompu et déchiré, la très lente putréfaction dans cette eau glaciale, je perçois en revanche les lancinantes souffrances de mon âme luttant pour le quitter : comme si le monde entier se concentrait au-dedans de moi, coincé comme dans un étau.

Cette sensation de resserrement, je ne peux la comparer qu'à celle, soudain, d'espace, de dilatation à cet instant précis de ma mort. Quand ma tempe s'est fendue sous le choc imprévu du caillou, bien que j'aie tout de suite compris que ce salaud voulait me tuer, je n'ai pas pu croire qu'il y parviendrait. Je gardais toutes mes espérances, un trait de caractère que ma vie si terne entre l'atelier et mon foyer ne m'avait absolument pas permis de noter. J'ai donc tenté de m'accrocher à la vie à force de poings et d'ongles, à la force de mes dents qui le mordaient sans lâcher prise... mais je ne veux pas vous ennuyer plus longtemps avec le récit horrible de toutes ces atrocités...

Quand j'ai compris, avec chagrin, que j'allais bien mourir, un incroyable sentiment d'espace m'a donc envahi, et c'est avec cette sensation que j'ai vécu l'instant du franchissement : mon arrivée de ce côté se faisait en douceur, facile comme le rêve d'un homme qui rêve qu'il est en train de dormir. En tout dernier, j'ai vu les chaussures pleines de boue et de neige de ce salaud, mon assassin. J'ai fermé les yeux comme pour dormir, et je suis passé, doucement, de l'autre côté.

Ce dont je me plains maintenant, ce n'est point de mes dents, éparpillées comme des pois chiches grillés dans ma bouche sanguinolente, ni de mon visage tellement fracassé qu'il en est devenu méconnaissable, ni même d'être coincé là, tout au fond d'un puits, c'est de savoir qu'on me croit encore en vie. Que les gens qui m'aiment pensent à moi sans cesse, en imaginant que je suis encore en train de me distraire d'une façon stupide dans un bas quartier d'Istanbul, ou même qu'en ce moment je cours après une autre femme que la mienne : voilà, vraiment, ce qui me fait mal et empêche mon âme de

trouver le repos. Ah ! que l'on retrouve mon cadavre au plus vite, qu'on récite la prière, et qu'on me fasse enfin des funérailles et un enterrement ! Et, surtout, que l'on trouve mon assassin ! Tant que ce salaud n'est pas découvert, je veux que vous sachiez qu'on peut toujours m'enfouir sous le plus somptueux des mausolées, je me tournerai et retournerai dans ma tombe sans jamais trouver la paix, et je n'aurai de cesse de vous inoculer à tous un désespoir impie. Retrouvez-le-moi, ce fils de pute, et je veux bien vous raconter tous les détails de ce que je vais y voir, dans l'Autre Monde ! Mais quand vous l'aurez découvert, il faudra lui en donner, de la torture, lui briser huit ou dix os dans un étau, de préférence les côtes, en les faisant craquer lentement l'une après l'autre, et ensuite vous lui arracherez ses cheveux gras et dégoûtants un à un, jusqu'à ce qu'il crie bien fort, tout en lui faisant écorcher par les bourreaux la peau du crâne, avec les grandes aiguilles faites exprès.

Qui est ce meurtrier qui m'inspire tant de rage, et pourquoi m'a-t-il tué ainsi, sans prévenir ? Vous pouvez vous creuser la tête ! Le monde est plein de criminels de bas étage, alors pourquoi pas untel plutôt qu'un autre ? Laissez-moi juste vous avertir dès maintenant : derrière ma mort se cache un répugnant complot contre notre vision du monde, nos coutumes, notre religion. Ouvrez les yeux, et tâchez d'apprendre pourquoi les ennemis de l'Islam et de la vie telle que nous la vivons, à laquelle nous croyons, m'ont fait la peau, et pourquoi ils pourraient bien vous tuer, vous aussi, un jour. Chacune des prédictions du grand prêcheur d'Erzurum, Nusret Hodja, dont je buvais chaque parole avec des larmes dans les yeux, se réalise exactement. Ce qui nous arrive,

laissez-moi vous le dire, même si l'on en faisait un récit pour l'écrire dans un livre, le plus talentueux des enlumineurs serait bien incapable de le représenter. Tout comme pour le Coran Vénérable — qu'on n'aille surtout pas interpréter de travers mes paroles ! —, la force surprenante de ce livre viendrait de ne pouvoir jamais être mis en images. Je ne suis d'ailleurs pas sûr que vous pourrez comprendre cela.

Notez que, du temps où j'étais apprenti, même si j'avais peur des réalités cachées et des voix venues de l'Au-Delà, je n'y faisais pas attention et m'en moquais plutôt. Et voilà que j'aurai fini au fond d'un cul-de-basse-fosse ! Le même sort pourrait bien vous échoir : ouvrez l'œil et le bon ! Quant à moi, je n'ai rien d'autre à faire qu'espérer que, peut-être, si je me mets à pourrir comme il faut, on me retrouvera à l'odeur atroce... En attendant, j'imagine les tortures que quelque personne charitable voudra bien faire subir, quand on l'aura trouvé, à mon ignoble assassin.

Mon nom est Le Noir

Douze ans après, c'est comme un somnambule que je suis rentré à Istanbul, la ville où je suis né et où j'ai grandi. On dit que la terre appelle ceux qui vont mourir, moi, c'est la mort qui m'appelait. En entrant dans la ville, j'ai pensé tout d'abord n'y trouver que la mort, et puis j'y ai rencontré l'amour ; mais cet amour, au moment où je rentrais à Istanbul, était devenu aussi lointain et brouillé que mes souvenirs de la cité. Douze ans avant, j'avais été amoureux de ma cousine, qui était encore une enfant.

Quatre années seulement après avoir quitté Istanbul, alors que je voyageais à travers les steppes interminables de l'Iran, les montagnes enneigées et de tristes bourgades, portant des missives ou collectant les impôts, je m'étais rendu compte que j'avais, insensiblement, oublié le visage de cette petite fille que j'y avais aimée. Cela m'a inquiété d'abord, et je faisais de grands efforts pour me rappeler ce visage, avant de comprendre enfin que l'homme, quel que soit son amour, finira toujours par oublier un visage qu'il n'a plus l'habitude de voir. Au bout de six ans passés à voyager comme secrétaire de divers pachas, je savais déjà que le visage maintenu en vie

par mon imagination n'était plus celui de celle que j'avais aimée. En oubliant celui-là, vers ma huitième année d'exil, je savais que mon souvenir devait s'être encore modifié. Après douze ans, de retour dans ma ville, âgé de trente-six ans déjà, j'avais péniblement conscience d'avoir tout à fait oublié le visage de mon amour, depuis bien longtemps.

Beaucoup de mes amis, parents ou voisins de quartier, étaient morts pendant ces douze ans. Je me suis rendu au cimetière qui surplombe, sur la Corne d'Or, où j'ai prié pour ma mère et mes oncles, décédés en mon absence. J'ai été frappé par une odeur de terre mouillée. Quelqu'un avait cassé le vase à fleurs près de la tombe de ma mère, et je ne sais pourquoi, en regardant les morceaux brisés, je me suis mis à pleurer. Était-ce pour les défunts que je pleurais, ou parce que après tant d'années je me trouvais encore au seuil de la vie ? ou peut-être au contraire sentais-je que j'arrivais au bout du voyage... Une neige à peine visible s'était mise à tomber. J'allais m'en aller, plonger au milieu des flocons que le ciel crachait çà et là, me perdre sur la route indiscernable de mon existence, quand j'ai aperçu, dans un endroit abrité du cimetière, un chien tout noir qui me fixait.

Mes larmes se sont arrêtées de couler, je me suis mouché, et suis sorti du cimetière en regardant ce chien noir, qui agitait la queue en signe d'amitié. Plus tard, je suis allé louer une des maisons occupées depuis longtemps par l'un de mes parents du côté de mon père, et j'ai pris mes repères dans mon nouveau quartier. La femme du propriétaire m'a trouvé une ressemblance avec son fils mort à la guerre contre les Safavides. Elle fera le ménage, et la cuisine.

Je suis sorti dans les rues, comme si je venais non pas de rentrer à Istanbul, mais de m'installer, de façon provisoire, dans une ville arabe au bout du monde, et comme pour visiter un endroit nouveau et plein de surprises. J'ai marché longtemps, longtemps, à satiété. Les rues avaient-elles rétréci, ou n'était-ce qu'une impression ? J'étais forcé, par endroits, dans les ruelles qui se faufilaient à travers les maisons se faisant front, de raser les murs et les portes, afin d'éviter les chevaux et les attelages. Et les riches étaient-ils devenus plus nombreux ou était-ce aussi une impression ? J'ai vu une voiture d'apparat comme il n'y en a pas en Arabie ou en Perse : on aurait dit, tirée par des chevaux superbes, une forteresse attelée. J'ai vu aussi, près de la Colonne Brûlée, serrés les uns contre les autres au milieu des odeurs agressives du marché aux Volailles, des mendiants déguenillés et obscènes. L'un d'eux, aveugle, regardait en souriant la neige tomber.

Si l'on m'avait dit qu'Istanbul était devenu plus pauvre, plus petit et plus heureux, je ne l'aurais bien sûr pas cru, et c'est pourtant ce que mon cœur me soufflait. Car la maison que j'avais laissée derrière moi, celle de ma bien-aimée, était bien à sa place, enfouie au milieu des tilleuls et des châtaigniers — mais quand j'ai demandé à la porte, quelqu'un d'autre y vivait. Ma tante maternelle, la mère de celle que j'avais aimée, était morte, mon Oncle, son mari, et leur fille avaient déménagé, et comme me l'ont dit aussi les gens à l'entrée — qui ne remarquent pas, dans ce genre de circonstances, combien ils piétinent cruellement votre cœur et vos rêves —, ils avaient essayé bien des revers de fortune. Je ne vais pas maintenant vous en faire le récit, mais je voudrais dire qu'on voyait, suspendus aux branches des

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA MAISON DU SILENCE.

LE LIVRE NOIR (Folio, n° 2897).

LE CHÂTEAU BLANC (Folio, n° 3291).

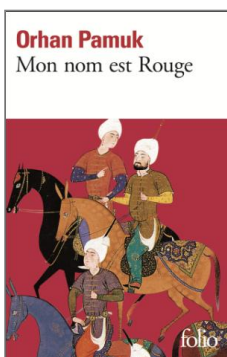
LA VIE NOUVELLE (Folio, n° 3428).

MON NOM EST ROUGE Prix du Meilleur livre étranger
2002 (Folio, n° 3840).

NEIGE. Prix Médicis étranger 2005. Prix Méditerranée étranger
2006 (Folio n° 4531).

ISTANBUL, 2007 (Folio, n° 4798).

D'AUTRES COULEURS, 2009.



Mon nom est Rouge Orhan Pamuk

Cette édition électronique du livre
Mon nom est Rouge d'Orhan Pamuk
a été réalisée le 15 avril 2011
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070428175).
Code Sodis : N49634 - ISBN : 9782072447181.
Numéro d'édition : 177711.